La patience n'est pas mon fort

Soyons clairs, moi, Chiara, je ne panique pas. Jamais ! Il est déjà dix-sept heures et je sais que je suis en retard. Comme toujours d'ailleurs. J'espère avoir le temps de m'enregistrer avant qu'ils ne ferment la « billetterie » de la clinique. Ce soir, nous dormons à l'hôtel Santa Chiara ! On dirait une blague, mais ce n'est pas une. C'est comme ça que s'appelle la clinique de Locarno. Sans le « sainte » (au moins pour le moment).

Massimiliano m'attend dans la voiture depuis au moins dix minutes, et je ne me suis pas encore décidée à descendre. Je dois avoir oublié quelque chose, j'en suis sûre. Je repasse ma liste en revue :

- *Noa (mon fils) chez les grands-parents ;*
- *Anna (ma fille à naître) dans mon ventre ;*
- *Livre, peignoir et chemise de nuit ;*
- *Téléphone, porte-monnaie et culottes de grand-mère...*

Je suis prête.

Je tourne en rond comme une toupie dingue. Avant de fermer enfin la porte, je me demande comment mes petites

jambes arrivent encore à me tenir debout. D'accord, je suis enceinte de huit mois, mais, au cinquième, on me demandait déjà : « Alors, c'est des jumeaux ? » ou « C'est pour bientôt, n'est-ce pas ? »

J'aurais peut-être dû saisir l'allusion au vol pour réfréner ma voracité, mais je ne l'ai pas fait : les produits bio, les sucres non raffinés et les céréales complètes n'ont jamais assouvi « notre » faim.

Nous avons alors stocké des denrées alimentaires (rigoureusement bio quand même) dignes d'un commando prévoyant un siège de plusieurs mois. Par chance, je n'ai grossi que du ventre. (De mon angle de vue en plongée, c'est tout à fait net, si, si !) J'ai d'ailleurs soigneusement toutes les photos, notamment celles qui ne s'arrêtaient pas au niveau du cou.

Dans la voiture, Massimiliano siffle la version intégrale de l'*Eurovision* que je n'ai pas entendue depuis 1998 (l'année où la Suisse a terminé bonne dernière).

— Merci pour l'accueil. Je crois que même la reine d'Angleterre ne pourrait en espérer autant ! lui dis-je.

J'essaie (en vain, faut-il le préciser ?) d'attacher ma ceinture de sécurité. Est-ce que les mecs qui fabriquent des voitures ont pensé une seconde à adapter les ceintures aux personnes en surpoids ? Du genre plus longues, plus résistantes et plus souples... Un peu comme le papier hygiénique.

— Chiara ! Imagine, je n'arrivais pas à choisir entre l'*Eurovision* et *Carmen*.

— *Carmen* ? Trop triomphal ! Gardons ça pour demain.

Je n'ai pas la voix qui tremble, non, enfin, pas vraiment. Même si l'idée de me faire couper le ventre en deux ne me dit pas grand-chose. Je caresse la main de Massimiliano et je me sens un peu mieux. Mon mari est un spécimen rare d'homme domestiqué. Presque. Il ne l'est pas toujours,

mais j'y travaille assidûment, et mes efforts portent leurs fruits. Pour vous donner une idée, cela fait des mois qu'il ne sort plus le soir avec ses copains. Je suppose qu'il ne peut se passer de ma compagnie. À moins que, comme je m'écroule sur le canapé en rentrant, ce ne soit parce que c'est lui qui doit s'occuper de mettre Noa au lit ? Mieux vaut ne pas trop creuser. De plus, ce n'est pas le genre de feignant à passer tout son temps devant la télé. D'ailleurs, nous n'avons plus de télé depuis près d'un an. Enfin, il ne se plonge pas dans son bouquin dès qu'il se met au lit, non, il me fait d'abord des câlins. Pour vous prouver à quel point j'aime mon Massimiliano, c'est que je ne le changerais pour rien au monde, même pas pour une liposuccion gratuite !

Bon, ce soir, exceptionnellement, après avoir demandé et obtenu mon autorisation, il aura quartier libre pour aller boire une bière avec Marcello, son ami de toujours. Homme au grand cœur, discret comme un bouton d'acné sur le nez, fasciné par la théorie du complot, Marcello est un maître de l'art de la conversation, qu'il s'agisse de femmes, de bière ou de foot. Ils fêteront sans doute le déclenchement de mon placenta et de son contenu prévus pour demain à huit heures tapantes. Papa pour la deuxième fois en l'espace de seulement deux ans !

Nous arrivons à l'heure à la maternité, je passe au bureau des admissions et me voilà en route pour le cinquième étage. Dans la chambre, il y a déjà une heureuse famille avec une petite fille qui vient juste de sortir du four. La jeune maman a le regard éperdu de bonheur comme il se doit, sans doute celui que je devais avoir après la naissance de Noa.

Donc, entre aujourd'hui et demain, je deviendrai plusieurs. Pour l'instant, je suis moi, mais demain, je serai deux. Et c'est un bouleversement qu'il serait idiot

de sous-estimer ! Pendant les cinq prochaines années (au moins), rien ne sera plus pareil : j'aurai les cheveux en bataille vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les yeux éternellement cerclés de noir (pire que ceux d'un raton laveur), les mains tremblantes de fatigue et un début d'Alzheimer qui me fera tout oublier, sauf mon enfant. Sans parler des sentiments de culpabilité déclenchés par la lecture assidue des articles intitulés *Maman qui fait tout*, *Wondermaman* ou *Une maman parfaite* qui vous décrivent des femmes merveilleuses, toujours en pleine forme et tirées à quatre épingles, qui élèvent leurs bébés à coups de concertos de Mozart et de bouillies confectionnées à la maison tout en continuant à travailler avec entrain et chouchouter leur petit mari. Et elles trouvent toujours un moment pour prendre un café et papoter avec les copines.

Moi, après la naissance de Noa, c'est comme si j'avais été en quarantaine.

Soyons clairs, je n'ai pas arrêté de me laver les cheveux, de changer de vêtements et autres trucs du même genre, mais je n'arrivais tout simplement pas à m'organiser. J'étais dans un tel état de stress que, la nuit, je finissais par dormir debout. Chaque fois que je me levais pour allaiter Noa, je terminais avec quelques ecchymoses et contusions, comme si tous les meubles, les angles vifs des murs, les portes fermées et les coins des tables en avaient eu après moi. Après avoir retrouvé notre fils endormi sur le tapis de la salle de bains, mon mari, doué d'une grande perspicacité, a décidé de se charger à son tour de la garde de nuit.

Je dis bonsoir à mon mari qui trépigne manifestement d'impatience pour aller prendre son bol d'air et je tournicote dans le service maternité en quête de quelqu'un sur qui je pourrais déverser un peu de mon anxiété pour le lendemain. Après avoir arpenté la salle d'attente, rendu

visite à la machine à café ou vérifié tous les bébés de pouponnière, sans oublier les couloirs où j'ai examiné le chariot du dîner, je me résigne à retourner dans ma chambre.

— Tout va bien ? me demande ma voisine de chambre, inquiète de me voir si agitée.

— Tout va bien. Je fais juste un peu d'exercice pour me préparer pour demain, mens-je en m'installant sur le lit.

J'aimerais bien avoir l'air pleine de grâce, mais les seules images qui me traversent inlassablement l'esprit sont celles des baleines qui, échouées sur les plages, se démènent pour retourner vers la mer. Si j'avais un foulard rouge, on me prendrait pour Pavarotti.

— Exercices ? demande-t-elle d'un air perplexe.

— Oui, vous n'êtes pas au courant ?

Elle baisse les yeux dans l'espoir de se souvenir de quelque chose avant de faire un signe de dénégation de la tête.

— Alors, vous avez accouché naturellement.

Je parle comme si j'avais déjà eu dix enfants.

— Non, j'ai eu une césarienne.

— Bizarre.

Je coupe court à toute conversation en saluant l'arrivée du repas qui me sauve de cette absurde conversation. La vérité, c'est que j'ai une peur terrible des hôpitaux et que la seule pensée d'entrer demain au bloc opératoire efface totalement jusqu'à la joie de connaître ma fille.

La jeune maman me salue et se dirige vers la pouponnière avec sa bambine qui hurle comme un démon. Je souris dans ma barbe : moi, je ne me laisserai pas faire. Je vais dicter dès le départ mes propres règles et instaurer mes horaires. Pas question pour moi de devenir l'esclave de l'allaitement toutes les quinze minutes. À écouter

les conseils des sages-femmes d'aujourd'hui, les bébés devraient manger quand ils le veulent, c'est-à-dire pratiquement toujours si j'en crois mon expérience précédente en matière d'allaitement.

À dix heures du soir, je suis encore réveillée. Ma voisine et son bébé dorment comme des loirs, et moi, j'ai déjà compté au moins un millier de moutons, de chiens et de bergers. Je me maudis de ne pas avoir accepté le tranquillisant que m'a proposé l'infirmière avant d'éteindre la lumière. Bon, puisqu'il n'est pas question de dormir, autant se lever.

J'envoie un message à Massimiliano : *Coucou, tout va bien ? Ici un peu agitée. Que fais-tu ?* Je sais parfaitement que je vais devoir attendre au moins une demi-heure avant qu'il ne réagisse tant il doit être occupé à faire la fête.

Je passe le temps en bavardant avec les infirmières, à me promener, à retourner dans la chambre avant d'aller à nouveau faire un tour et d'essayer de me recoucher. Peine perdue ! Pas moyen de fermer les yeux ! Je jette un coup d'œil à mon téléphone en essayant de me connecter par télépathie à mon mari. « Réponds, réponds, réponds ! »

Une petite heure plus tard, la télépathie semble fonctionner puisque arrive le message tant attendu : *Somme au bar des Sports, tvb, sois tranquille !* Huit mots ? Huit misérables mots ? Me voilà, moi, à la maternité, grosse comme une énorme échalote transgénique, les veines des jambes prêtes à éclater, l'estomac désormais aussi grand qu'un hamburger double Mac, et voilà tout ce que je reçois comme réponse ? Quoi ? Mon propre mari n'est pas consumé par l'anxiété de ma césarienne ?

Je me lève pour aller direct voir l'infirmière. Je sais que je vais demander l'impossible, mais qui a dit qu'il ne fallait pas contrarier les femmes enceintes ?

— Pensez-vous que je pourrais rentrer dormir chez moi ? (J'ai pris ma meilleure voix de chien battu.) Je promets de ne pas toucher de nourriture, d'eau ou quoi que ce soit d'autre. S'il vous plaît, ici, je n'arrive pas à fermer l'œil.

J'écarquille les yeux et je fais trembler légèrement ma lèvre. Lorsque Noa fait ça, en général, je cède. Pourquoi ne devrait-elle pas céder ?

L'infirmière pousse un soupir.

— Laissez-moi vérifier qui est de garde demain matin.

Elle tape quelque chose sur son ordinateur avant de me répondre :

— D'accord, ma collègue ne posera pas de problème. Je vais appeler le portier pour qu'il nous donne le feu vert, mais vous devez me promettre d'être de retour à sept heures dernier carat, OK ?

Donc, la méthode Noa fonctionne bien. Avec mon plus beau sourire, je lui fais le salut militaire.

— Mille mercis, je serai à l'heure !

Je cours téléphoner à Massimiliano pour lui annoncer qu'il doit venir me chercher *tout de suite* parce que je veux dormir à la maison. Il faut que je le lui répète, mais, à la troisième fois, il a l'air de comprendre ce que je lui demande. Vingt-trois heures trente, et voilà mes sauveurs, sans doute plus saouls que ce que j'aurais espéré, qui viennent me chercher. Avec ma chemise de nuit, je ressemble à une immense (mais plus basse) montgolfière. Je pose la main sur mon ventre. « Courage, ma puce, c'est l'heure du dodo. »

Demain, la journée devrait être plutôt chargée.